

Regards croisés sur le vécu de ces mois de pandémie *Réalité ecclésiale touchée par la pandémie*

Dans le numéro du mois d'octobre dernier de la revue *Etudes*, Arnaud Join-Lambert, professeur de théologie pratique et de liturgie à l'Université catholique de Louvain, propose de tirer les leçons du « premier » confinement pour l'Église. Il commence ainsi son article : « La crise de la Covid-19 est comme un miroir pour l'Église catholique. Elle a révélé – parfois en l'amplifiant – ce qui existait déjà : le souci d'autrui, la créativité, le dynamisme, mais aussi l'inertie, le repli sur soi, la sidération devant de nouveaux défis. Il en résulte une extrême variété de situations qu'il est difficile de généraliser. »

J'étais à Marseille au début de la pandémie. Au beau milieu du « premier » confinement est arrivée une nouvelle qui allait profondément toucher la réalité ecclésiale que je vivais depuis huit années en Provence. Je quitterais sans doute la cité Phocéenne pour rejoindre Paris et le gouvernement de la Province d'Europe Occidentale Francophone de la Compagnie de Jésus, comme auxiliaire du Provincial. La nomination est arrivée fin mai. J'ai quitté Marseille pour Paris fin juillet.

Mon propos va donc essentiellement s'appuyer sur ce que j'ai vécu à Marseille. Cela en dit la modestie et ses limites. En outre, je vois bien que le deuxième confinement suscite dans l'Église des réactions différentes du premier confinement (il y a une expérience déjà acquise) et les choses se vivent autrement à Paris qu'à Marseille !

Je voudrais vous partager trois choses que j'ai vues, contemplées, durant les mois du premier confinement et pendant le déconfinement : des nouveaux visages d'Église qui sont apparus ; quelques visages d'Église qui se sont transfigurés et font percevoir une lumière capable de nous renouveler de l'intérieur ; enfin, d'autres visages, déjà connus dans l'Église d'avant le confinement qui se sont comme défigurés ou enlaidis. Visages nouveaux, visages transfigurés, visages défigurés : je vous invite à ce voyage en vous conviant aussi à laisser remonter en vous les visages d'Église dont vous avez été les témoins ou les acteurs

Des nouveaux visages d'Église

Première surprise dans ce voyage en temps de pandémie : je garde davantage en mémoire des nouveaux visages de l'Église que des visages défigurés. Il y a sans doute un peu de mon tempérament à ne retenir que ce qui a la fraîcheur de la nouveauté ; mais je crois sincèrement que la pandémie a permis l'émergence de nouvelles figures d'Église, certes fragiles, mais pleines de promesse.

En tête de ces nouveaux visages d'Église, je placerais l'émergence de toutes ces petites cellules d'Église que sont les familles. Combien d'entre elles, confinées dans leur appartement ou maison, ont redécouvert, voire découvert tout simplement, qu'il était possible de prier en famille quand le bâtiment église, lieu habituel de l'assemblée, restait fermé ou inaccessible. Combien de mères et de pères, avec leurs enfants – et parfois à l'initiative des enfants – ont fait l'expérience domestique que la Parole de Dieu se mettait à leur parler. Assez rapidement les sites internet des diocèses – et

celui de la conférence des évêques de France – ont mis en ligne des canevas pour vivre un temps de prière autour de la Parole de Dieu, notamment le dimanche, mais aussi pour les autres jours de la semaine. Voir écrit, par exemple, « décider en famille qui présidera la célébration », un adulte ou un enfant. Lire que celui qui mène la prière non seulement l'ouvre par un signe de croix, mais la termine par une bénédiction qu'il peut non seulement lire, mais donner de la part de Dieu. Il n'y avait rien de neuf dans ces canevas, rien de révolutionnaire. Mais pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils vivaient en famille une telle célébration, avec un « président » qui exerçait non pas un ministère ordonné, mais le ministère baptismal. Je ne sais pas si vous connaissez des familles qui ont vécu ces temps de prière, elles vous racontent, sans le savoir, comment un nouveau visage d'Église leur est apparue, le leur, à l'écoute de la Parole. Et lorsque c'était un enfant qui animait la célébration, l'effet évangélique était, je vous le dis, garanti.

Ce qui est vrai des familles, l'a aussi été de notre communauté jésuite à Marseille. Certes, nous pouvions célébrer l'eucharistie chaque jour. Mais, peu à peu, s'est installée une simplicité dont nous n'avions plus l'habitude. Moins de routine ? Sans doute. Plus d'union avec les personnes de notre quartier et les gens que nous connaissions à Marseille ? Oui, certainement. Petit à petit, au début de nos messes quotidiennes, chacun évoquait telle personne, telle situation, tel malade plongé dans le comas artificiel, telle détresse... Une intercession, une longue intercession, ouvrait chacune de nos eucharisties. Cela nous a transformés, faisant de nous davantage des hommes pour les autres et avec les autres. Je me souviens encore de la longue énumération de toutes ces personnes atteintes par la Covid-19. Jamais la souffrance n'avait autant trouvé sa place dans nos eucharisties. Une communion plus dense que d'habitude nous reliait à celles et ceux que nous ne pouvions plus rencontrer.

Un des fruits de cette litanie pour les souffrants et les morts de la pandémie fut de proposer sur le site du diocèse de Marseille quelques outils pour prier en famille suite au décès d'un parent ou d'un proche. L'impossibilité d'aller à l'enterrement ou d'avoir pu visiter un mourant a plongé de nombreuses familles dans la détresse et décuplé la souffrance. Là aussi, un nouveau visage d'Église est apparue : prier en famille pour un défunt, rendre grâce pour sa vie, le confier à la miséricorde du Seigneur... De nombreuses maisons sont devenues des lieux de prière en attente de résurrection. **Une église bâtiment qui ferme, ce sont des dizaines d'églises domestiques qui s'ouvrent.**

Deuxième visage d'Église que je voudrais mentionner : l'extraordinaire créativité dans le recours aux outils numériques. Zoom, skype, Jitsy, Google Meet, WhatsApp, YouTube ont fonctionné à merveille. Un premier exemple ? Des veillées de prière interactive (une première expérience a eu lieu dans la famille ignatienne pour des vigiles de la Pentecôte, une initiative développée par les jésuites espagnols : mot de code #togetheramdg, site internet <https://togetheramdg.squarespace.com/>). De nouvelles manières de faire communauté sont apparues. La plus belle surprise a été de voir des personnes ou des institutions jusqu'à présent réfractaires ou disons très réticentes au numérique oser se lancer dans l'aventure et découvrir avec étonnement le fruit qu'elles pouvaient en retirer. Ici, par exemple, un accompagnement au jour le jour avec un chant et un commentaire de la Parole de Dieu. Là, une retraite mise en place par des jeunes pour des jeunes dans un temps record et avec une inventivité pédagogique qui a étonné leurs aumôniers. Ailleurs, tel diocèse propose une série d'enseignements filmés avec un titre suggestif : « La traversée ». Les évaluations de ce genre d'initiatives numériques sont en général très positives, tant du côté des participants – qui n'ont pas eu l'impression de vivre une

expérience spirituelle virtuelle – que du côté des organisateurs – qui ont pu toucher un public nouveau qu’il ne rejoignait pas auparavant. Que vont devenir ces communautés par la suite ? Quelles initiatives garder ou abandonner ? Quelles anciennes manière de faire retrouver ou abandonner ? La réponse est en train de s’écrire et il est sans doute encore trop tôt pour mesurer les effets réels de ces communautés virtuelles. Reste que maintenant le recours aux outils numériques reste moins tabou dans certains milieux. **Une église bâtiment qui ferme, ce sont des dizaines de communautés numériques qui s’ouvrent.**

De ces deux premiers visages d’Église, nous pouvons retenir une leçon. Et je vais oser la dire de façon quelque peu provocante. L’Église vit de l’eucharistie. C’est évident et c’est même le titre de l’encyclique de saint Jean-Paul II publiée en 2003, un Jeudi Saint. Mais l’expérience du premier confinement nous a manifestement montré que l’Église a pu aussi vivre, se développer et se renforcer sans eucharistie et que, paradoxalement, elle s’en est trouvée vivifiée au point de prendre de nouveaux visages. Il y a une autre manière de formuler cette leçon : rappeler que l’Église vit de la Parole. Sans mauvais jeu de mots, nous pourrions dire que le confinement a libéré la Parole de l’eucharistie : elle a retrouvé ou trouvé autrement, et de façon renouvelée, sa place dans les foyers – nos maisons domestiques – et dans des assemblées virtuelles où des baptisés réunis grâce aux moyens numériques ont pu écouter la Parole, l’écouter, la partager, s’en nourrir. Bref, faire Église. **Une église bâtiment qui ferme, ce sont des dizaines de visages d’Église que la Parole de Dieu ouvre.**

Troisième et dernier nouveau visage d’Église que je voudrais évoquer devant vous, ce sont toutes les facettes d’une Église solidaire, d’une Église qui donne à manger, d’une Église qui sort à la rencontre des pauvres, d’une Église qui mobilise toutes ses forces avec celles d’autres mouvements et groupes pour venir en aide aux personnes démunies, fragilisées par le confinement, malades dans les hôpitaux ou les anciens cloîtrés dans leur Ehpad. Ces différents visages d’une Église en sortie n’ont pas été faciles à vivre alors que le gouvernement restreignait les déplacements. Et pourtant, nous avons été témoins de belles audaces.

Quelques exemples vus de mes yeux – je suis certain que vous en connaissez plein d’autres – : à Marseille, l’archevêque a nommé dès le début du confinement un délégué à la solidarité, le vice-amiral des Marins Pompiers de Marseille qui venait de prendre sa retraite. D’emblée il est entré en relation avec celles et ceux qui prenaient des initiatives dans l’Église. Il les a mis en lien avec les initiatives prises par la municipalité ou d’autres acteurs sociaux. Résultat : alors que les différents mouvements d’Église prenaient des initiatives sans se concerter – le vice-amiral parlait de cette réalité en termes de tuyaux d’orgue juxtaposés les uns aux autres et ne jouant jamais ensemble, une réalité d’Église qui semblait être une fatalité – son travail de délégué a permis de faire Église entre initiatives d’Église, de se coordonner, de s’épauler et, d’abord, de mieux se connaître. Résultat : un témoignage du Royaume de Dieu que la municipalité et les autres acteurs sociaux ont salué.

Au début du déconfinement, mesurant l’ampleur du désastre, ces liens tissés dans l’Église et avec les partenaires sociaux ont permis de repérer des manques cruels. Là encore, l’Église a répondu présent en mobilisant les paroisses sur deux nouvelles initiatives : les caddies de l’espérance pour les familles qui mourraient de faim, l’expresso du dimanche matin pour prendre son petit-déjeuner sur le parvis des églises avec des gens de la rue, partant du principe que le dimanche les structures d’accueil sont en général fermées. Certaines sacristies se sont même transformées en usine à

masques pour équiper les plus démunis. Plusieurs savonniers sont venus proposer gratuitement – et sans faire de publicité – des savons à distribuer.

Autre phénomène nouveau : les jeunes se sont mobilisés pour prendre le relai des « anciens », bénévoles habituels du Secours Catholique ou autres, qui n’osaient plus, à juste titre, sortir de chez eux. Des jeunes ont pris la relève. A Marseille, ils se sont regroupés dans un groupe « Les Apprentis de l’Abbé Fouque ». L’abbé Fouque, le Saint-Vincent-de-Paul de Marseille. Plusieurs jeunes n’avaient jamais donné de leur temps auparavant.

Inventer la charité fait partie de l’ADN de l’Église. Le confinement a permis l’éclosion de nouvelles formes concrètes d’exercice de cette charité active. Le confinement a permis de tisser des liens entre cellules, communautés d’Église qui n’avaient pas forcément l’habitude ou le désir de travailler ensemble. Si le sacrement de l’eucharistie devient impossible, le sacrement du frère se développe de superbe manière. **Une église bâtiment qui ferme, ce sont des dizaines d’initiatives de solidarité qui ouvrent les uns aux autres.**

Chacun pourra compléter la liste des nouveaux visages d’Église qui sont apparus durant le confinement. Il y a eu comme une visibilité accrue de ce qui ne se voyait pas ou passait inaperçu : la force de la Parole de Dieu, la réalité des églises domestiques et numériques, l’élan de la charité et de la communion qui habite le cœur de chacun.

Des visages d’Église transfigurés

Je voudrais maintenant en venir à ce que j’ai appelé des visages transfigurés. Ce sont des visages d’Église qui ne sont pas nouveaux – ils existaient avant le confinement – mais ils ont été investis d’une force nouvelle. Ils ont rayonné d’une lumière éclatante qui a surpris, étonné, et souvent consolé au beau milieu du désespoir engendré par une pandémie qui ne semblait pas finir, et un confinement dont la date de fin était inconnue ou sans cesse repoussée.

Premier visage d’Église transfigurée, c’est une image en pleine nuit, sous une pluie battante, dans une ville déserte où s’entend, comme seul bruit, la sirène hurlante d’une ambulance qu’on imagine transporter une personne atteinte d’insuffisance respiratoire. Il pleut ce soir-là, la grande place est déserte. Les lampadaires sont allumés. Ils éclairent le vide. A l’abri des trombes d’eau, un homme seul. Non ! non pas seul, mais avec le Christ, réellement présent dans l’eucharistie qu’il montre à la ville éternelle confinée. Pas un chant. Pas une parole. Pas une seule note de musique. Mais un simple geste : l’évêque de Rome bénit sa ville et le peuple qui l’habite. Diffusé grâce à la télévision et aux réseaux sociaux, il bénit aussi le monde, dont plus du tiers des habitants sont confinés chez eux. Nous sommes vendredi soir, le 27 mars. Le pape François, devant une place Saint-Pierre vide, préside une prière pour le monde qui doit faire face à la pandémie de coronavirus. En plein désarroi, que nous fallait-il écouter : notre peur de la mort ou bien la voix du Fils bien-aimé qui, certes, dort dans la barque agitée par les flots prête à sombrer et dira « N’ayez pas peur » ? Je pense que même les plus récalcitrants aux adorations eucharistiques ont été retournés par la force de ce geste. Nos souffrances n’étaient pas niées, mais prises en compte par le Christ qui manifestait sa présence dans le monde, toutes les portes étant closes par peur du virus. **Un monde malade pousse à retrouver le sens des gestes simples : il nous fait aller en profondeur dans notre relation avec le Christ.**

Un autre visage d'Église transfiguré me fut donné de voir, cette fois-ci à Marseille, grâce à la communauté des fidèles qui se réunissent au sanctuaire Saint-Ferréol sur le Vieux-Port. Ce sanctuaire est ouvert tous les jours. Il donne sur le quai de la fraternité, directement sur le Vieux-Port. Marseillais et touristes, chrétiens comme musulmans, familles ou personnes vivant dans la rue : c'est une foule bigarrée qui entre chaque jour dans le sanctuaire. Pour la première fois depuis plus de 30 ans, les portes de l'Église ont été fermées jour et nuit durant la pandémie. Que faire ? L'idée est venue de contacter les habitués, du moins ceux qui avaient un téléphone ou une adresse de courrier électronique. Nous avons recensé parmi eux ceux qui vivaient seuls. Chaque jour, nous faisons en sorte qu'il soit appelé par une autre personne de Saint-Ferréol. Ce petit réseau d'une centaine de personnes a permis de garder les liens et, paradoxalement, de mieux se connaître. « Allo, mais vous êtes qui ? - Vous savez la petite dame qui se tient toujours au deuxième rang à droite. - Ah oui, je vois. On ne se connaît pas – ou que de vue – mais je suis heureux de parler avec vous... » Ou encore « Allo, qui est-ce ? - C'est le Père Pierre. - Oh ! Un des prêtres de Saint-Fé. Je ne m'attendais pas à recevoir chez moi l'appel d'un prêtre... » Les échanges étaient simples, donnant lieu parfois à des discussions étonnantes (j'y reviendrai après).

Sans le dire, nous nous disions que nous nous aimions, que nous tenions l'un à l'autre. Mais le plus beau reste à venir. Une fois le confinement terminé, de nombreuses personnes étaient heureuses de rencontrer enfin la ou les personnes qui leur avaient téléphoné. Les relations ont changé du tout au tout. Une nouvelle culture de la rencontre s'était mise en place. La fermeture de l'église avait permis une grande ouverture : faire communauté, vivre une fraternité, non plus de surface, mais en profondeur ; non pas une culture de l'entre-soi, mais le désir d'aller à la rencontre de celles et ceux qui entraînent dans le sanctuaire. **Un monde malade pousse à retrouver le sens des gestes simples : il nous fait aller en profondeur dans notre relation avec les autres.**

Autre visage d'Église transfiguré, la manière dont plusieurs communautés de moniales ou de religieuses inventent un nouveau chemin vers l'eucharistie depuis la fin du confinement. Quelques situations repérées que je cite sans m'attarder. Là, le chemin est encore très difficile à trouver car la place des femmes dans l'Église est une telle souffrance qu'il est impossible de vivre comme avant, surtout lorsqu'on s'éprouve non seulement vivante, mais paradoxalement, encore plus vivante après un jeûne eucharistique forcé. Ailleurs le chemin est osé : choisir de vivre l'eucharistie le dimanche uniquement, et se nourrir de la Parole les autres jours de la semaine en prolongeant la fécondité reçue durant les jours de confinement. C'est comme si la réforme liturgique du Concile Vatican II prenait une consistance nouvelle : le Christ est présent de bien des manières, pas seulement dans le ministre qui préside l'assemblée et qui a été ordonné pour cela, mais aussi dans des assemblées qui se forment au nom du Christ (deux ou trois suffisent), dans la Parole de Dieu que l'on écoute, médite, chante, partage... (« Celui-ci est mon Fils bien-aimé: écoutez-le! »), et aussi dans le service du frère et du pauvre.

Ce chemin à inventer vers l'eucharistie touche à ce qui fait vivre l'Église. Inévitablement l'omniprésence des prêtres sur les écrans ravive la blessure des femmes dans l'Église. Quelle juste place pour les uns, comme pour les unes, qui n'écrase pas ou n'éclipse pas celle des autres ? L'intention de prière du pape proposée pour le mois d'octobre 2020 visait juste : « Prions pour qu'en vertu du baptême, les fidèles laïcs, en particulier les femmes, participent plus aux instances de responsabilité de l'Église ». Plusieurs groupes de réflexions se sont créés. Certains ont tenté des coups médiatiques pour mettre le sujet dans l'agenda des médias. D'autres, plus discrets, continuent d'échanger : des religieuses en responsabilité entre elles (et c'est bien nécessaire

qu'elles puissent échanger entre elles) et aussi avec quelques religieux (frères ou prêtres) pour converser sur le sens de l'eucharistie. Converser. Peut-être est-ce la transfiguration nécessaire qui est en cours dans nos débats trop souvent stériles. Je reprends ici quelques idées d'Alain Cugno, philosophe, lors de la leçon inaugurale pour la rentrée universitaire du Centre Sèvres, facultés jésuites de Paris. Quand le débat devient conversation, comme nul ne peut maîtriser l'évolution d'une conversation où chacun risque une écoute et une parole libres, alors quelque chose de la vérité peut résider entre ceux qui conversent. Si nous apprenons à converser, le chemin qui conduit à l'eucharistie a des chances de devenir un chemin de conversion comme cela fut le cas pour les deux disciples d'Emmaüs dont rien ne dit dans le récit qu'ils furent deux hommes. **Un monde malade pousse à retrouver le sens des gestes simples : il nous fait aller en profondeur dans notre relation avec le sacrement de l'eucharistie.**

Tous ces visages d'Église transfigurés disent une présence du Seigneur là où on ne l'attendait pas ou plus, là où l'habitude d'un monde et d'une Église distraits par la vie ordinaire nous empêchait de le reconnaître : dans la solitude assumée face à la souffrance et la mort, dans la culture de la rencontre où chacun engage un dialogue d'où une fraternité peut naître, dans des assemblées priantes où la table de la Parole s'articule vraiment avec la table du Pain.

Des visages d'Églises défigurés

Pour terminer, j'aimerais évoquer quelques visages d'Église défigurés. Il ne s'agit pas de porter un jugement mais de s'interroger sur certains traits ou réflexes d'Église que le confinement a grossis comme par un effet loupe, et de voir à quelles conversions ces visages défigurés nous appelle tous.

Il y a tout d'abord ces églises ou chapelle vides où un prêtre célébrait seul une messe diffusée en direct, mais aussi en différé, sur les réseaux sociaux. Je n'ai rien contre le fait de célébrer seul la messe. Mais se filmer tous les dimanches, certains tous les jours... : quelle image déformée de l'Église où le peuple de Dieu était absent ! Certains fidèles de Saint-Ferréol avouaient au téléphone commencer la journée par la messe du pape à Sainte-Marthe, puis celle de 11h du Père untel, ensuite un chapelet, une adoration, et encore une messe pour terminer la journée. En général, rien que le fait d'en parler éveillait la personne à quelque chose qu'elle pouvait vite identifier à un malaise intérieur... d'autant plus que les commentaires ne manquaient pas pour comparer les prêtres entre eux... Certains prêtres en faisaient-ils autant en visionnant sur Internet et en se comparant les uns aux autres ? Je ne sais pas. Devant une telle prolifération (pour ne pas dire saturation), que devient le sacrement de l'eucharistie ? Serait-il utilisé pour se faire voir ? Serait-il considéré comme un objet de consommation ?

A Marseille, pour éviter une surenchère de l'offre eucharistique numérique, l'archevêque a demandé aux prêtres de ne pas diffuser de messe pour les Jours Saints. D'autres prêtres ont eu l'idée de demander à leurs paroissiens une photo. Après les avoir imprimées, ils les ont collées sur les bancs de l'Église pour signifier la présence du peuple absent. Le sujet est très délicat et, à ma connaissance, il n'y a pas eu de relectures de ces messes diffusées. Relectures entre prêtres. Relectures entre fidèles. Relectures entre prêtres et fidèles. En tous les cas, comme l'écrit Arnaud Join-Lambert, « jamais autant que pendant ces trois mois de confinement la liturgie n'est apparue comme l'affaire des prêtres. Les fidèles laïcs ont disparu des églises et des écrans. »

Il est certainement encore trop tôt pour dire l'effet durable de cette saturation cléricalo-numérique. Après le confinement, et avant la deuxième vague, les assemblées dominicales étaient moins nombreuses un peu partout. Plusieurs avancent le chiffres de -30 %. Y-a-t-il désaffection ou simple peur face au virus qui rôde toujours ? Difficile de comprendre ce qui se passe.

Deux autres visages d'Église défigurés que je voudrais, là aussi, évoquer brièvement. Je repère d'abord l'incompréhension suscitée par la demande de certains évêques d'avancer la date d'ouverture des lieux de culte pour célébrer la Pentecôte. Incompréhension des fidèles qui n'en percevaient pas l'urgence et s'en remettaient aux décisions du gouvernement. Plusieurs fidèles n'ont pas compris ce qu'ils ont interprété comme une passe-droit recherché pour les catholiques, alors que les autres religions ne voyaient pas de problème à se soumettre au calendrier du gouvernement.

Autre incompréhension des fidèles : la manière dont certains diocèses ont communiqué sur les difficultés budgétaires rencontrées suite à l'absence des quêtes et à la campagne du denier du culte interrompue par le confinement. La situation économique de plusieurs diocèses est préoccupante – comme sans doute celle de certaines des congrégations. Il était certainement nécessaire d'en parler pour sensibiliser les fidèles qui majoritairement ne se rendent pas compte de la santé financière de leur diocèse. Ces campagnes de sensibilisation ont stimulé la générosité des fidèles et nous ne pouvons que nous en réjouir. Mais alors que bon nombre de familles entraînent en récession économique et ne savaient plus comment joindre les deux bouts, cette communication en a surpris plus d'un.

Ces visages défigurés pointent sur deux aspects qu'il n'est pas forcément facile d'aborder en Église. Quelle juste place pour un prêtre avec l'assemblée qu'il préside, le peuple qu'il guide, les familles qu'il enseigne ? Comment enrayer ce que d'aucuns repèrent comme une cléricatisation rampante ? Peut-on réduire le prêtre à la présidence de l'eucharistie ? Ou, selon d'autres, dont je serais volontiers, comment éviter une fragmentation de l'Église, en chapelles si différentes que la communion devient impossible. A côté de ces questions qui touchent à la compréhension et l'exercice du ministère presbytéral, il y a les questions liées à la place de l'Église catholique en France comme institution. Ne va-t-on entendre les catholiques que pour défendre leurs droits ? Et, inversement, quelle place la société française reconnaît-elle à l'Église ? Dans le contexte actuel marqué par la crises des abus sexuels dans l'Église et par les vifs débats autour de la laïcité dans notre pays, les réponses à trouver ne sont pas simples. Les conversions à opérer seront sans doute douloureuses, tant dans l'Église, que dans la société.

Thierry Lamboley, 10 novembre 2020